

CONSTANCE

II

VERS LE LAC DE CONSTANCE

PREMIERS CHATEAUX. — SARGANS. — WERDENBERG. — WALLENSTADT. —
ENTRE APPENZELL ET TYROL. — LA PRINCIPAUTÉ DE LIECHSTENSTEIN. —
LINDAU. — CONSTANCE.

En quittant Coire, le jeune Rhin n'a plus à bondir de roche en roche ; il trouve enfin une vallée moins étroite et un sol presque plat. Il n'a plus qu'environ deux cents mètres de pente à descendre entre Coire et le lac de Constance et il peut s'étendre à son aise sur un large lit de cailloux.

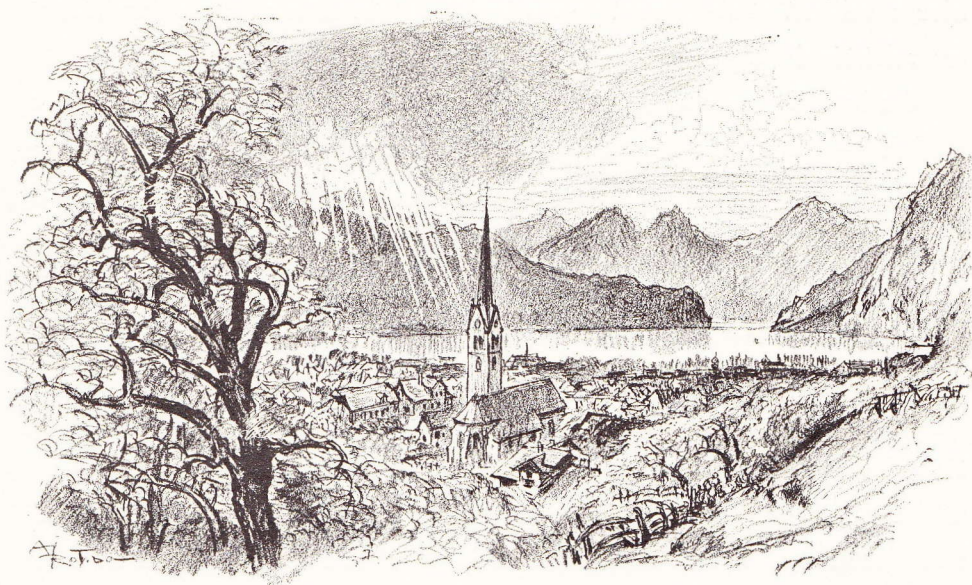
Et il use de ces facilités nouvelles en s'étalant sur des bancs de sable, sous de paisibles bouquets d'arbres qui ne sont plus les sapins rageurs et combatifs de la montagne. Il semble flâner autour de ses premières îles, îles basses sur lesquelles il passe de temps en temps, qu'il efface pour en créer d'autres en s'évadant et en se creusant de nouveaux lits, quand les torrents d'en haut lui arrivent grossis par la fonte des neiges.

Des montagnes, il en a encore à traverser et des défilés qui de loin sem-

blent se fermer, mais entre lesquels il saura bien se glisser sans combats, sans avoir encore des monceaux de rocs à bousculer.

Et voici les vignes sur les pentes exposées au sud, les vignes qui vont l'accompagner souvent et longtemps, de cru agréable en cru fameux, jusqu'aux illustrissimes coteaux de Johannisberg.

Rochers, burgs, vignobles, et toujours vignobles, burgs, rochers,



WALLENSTADT ET SON LAC

alternant avec les vieilles cités crénelées, à chaque repli, à chaque tournant, jusque vers les froides terres du Nord.

Des burgs ruinés, de vieilles tours ébréchées et édentées sur des croupes rocheuses annoncent Ragatz-Pfäfers, célèbre ville d'eaux, les premières élégances qu'aperçoit le Rhin, qui n'a entrevu jusqu'ici que les rudes enfants de la montagne. Ces tours sont les ruines de Freudenberg et de Wartenstein, ce dernier burg campé au-dessus de la crevasse qui déchire violemment la montagne pour laisser passer la Tamina écumante et les sources bouillonnantes de Pfäfers.

Des villas, un kursaal, de la musique, tout ce qu'il faut pour guérir, et de splendides paysages par-dessus le marché.

C'est maintenant le canton de Saint-Gall. A gauche, une large ouver-

ture se présente, avec le lac de Wallenstadt miroitant au loin, une route bien tentante pour le Rhin, qui l'aurait prise, disent les savants, aux temps pré-historiques, et qu'il fut quelquefois tenté de reprendre en temps d'inondation, une route qui le précipiterait par le lac de Wallenstadt, celui de Zurich ensuite, et la vallée de la Limmat, tout de suite devant la forêt Noire. Heureusement pour les riverains du lac de Constance, les ingénieurs veillent et s'efforcent de contenir le Rhin dans sa fugue juvénile et ses vellétés de vagabondage.

Du haut de son rocher, Sargans, un vieux château sévère, garde — ou gardait — contre les hommes le superbe passage. Celui-ci n'est pas une ruine, c'est un gros massif de murailles avec un haut donjon carré, sur une pointe rocheuse émergeant des vignes au-dessus d'une petite ville allongée à sa base entre une église et une chapelle, le tout formant un ensemble pittoresque, sous la masse de l'Alvier que continuent les sept sommets des Chürfirsten, ou Churfürsten, les sept électeurs de l'Empire.

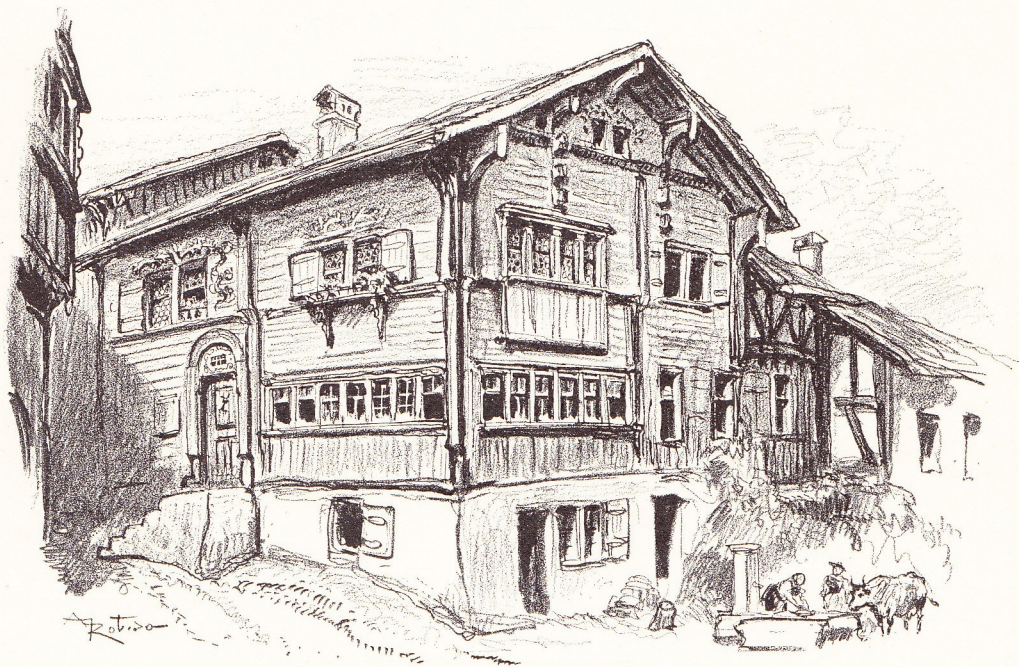
Ces Churfirsten dominant de leurs pointes déchiquetées le beau, le poétique lac de Wallenstadt, nappe splendide, qui n'a jamais plus de deux kilomètres de largeur sur quinze de long, véritable fiord étroitement encaissé, aux splendides effets de lumière. Orienté de l'est à l'ouest, il voit se lever le soleil à l'une de ses extrémités par-dessus les monts du Tyrol, et le voit se coucher à l'autre bout, derrière les sommets du Linthal.

Wallenstadt, pays charmant, petite ville allongée dans les plus belles prairies du monde, sous de gigantesques poiriers, a de belles maisons gentiment groupées autour d'une église à flèche aiguë ; il y a surtout une plage que le flot bat doucement comme par une mer calme, une plage sous les arbres, d'où l'œil embrasse tout le lac, les deux rives d'un bout à l'autre, jusqu'à Wesen.

La rive de gauche est gracieuse, agreste, avec les montagnes de Glaris à l'arrière-plan ; une admirable route en corniche la suit, semée de beaux villages au débouché des petites vallées intermédiaires dont une, celle de la Murg, superbe, présente tout de suite des aspects de hautes Alpes. Au contraire, la rive de droite est terrible et farouche : ici les montagnes plongent à pic. Il n'y a pas de route, aucun moyen de longer le lac dont les eaux

profondes reflètent de surplombantes falaises, des caps aigus, des forêts accrochées à des pentes inabordables, un hérissément de roches pyramidales sur des prairies vertigineuses et des sommets déchiquetés.

Les couchers de soleil sur l'outremer des montagnes, dans le violet, l'or et la pourpre y sont splendides. Pas un bateau sur le lac, peut-être une barque de pêcheurs solitaire au fond, la paix profonde, immense, le silence



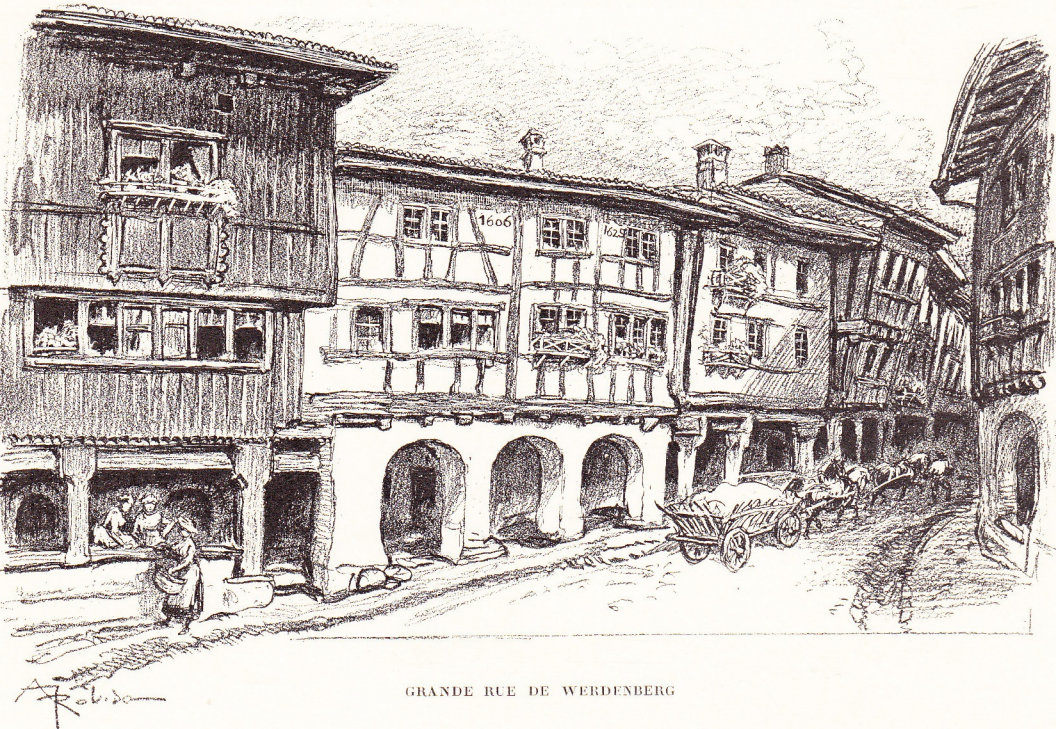
CHALET DU XVI^e SIÈCLE A WERDENBERG

complet, — ou bien le tonnerre de la fusillade répercuté par tous les échos de la montagne, lorsque les périodes d'exercices amènent les sous-officiers de l'armée suisse aux écoles de Wallenstadt.

Jusqu'au lac de Constance, le Rhin est frontière entre la Suisse, l'Autriche et la principauté de Liechtenstein ; il s'étale sur ses cailloux et ses îlots entre les montagnes du Toggenburg et de l'Appenzell et celle du Vorarlberg.

Le château des comtes de Werdenberg ou de Montfort apparaît au-dessus d'une petite ville, en situation dominante à l'endroit où la vallée s'élargit. Ces Werdenberg étaient une puissante famille qui tient une grande place

dans l'histoire de cette région du Rhin, et possédait, par ses diverses branches, des seigneuries et des burgs depuis les montagnes de Coire jusqu'au grand lac du Rhin. Quelques-uns de ces redoutables seigneurs combattirent pour le parti populaire dans les guerres libératrices de l'Appenzell et des Grisons.



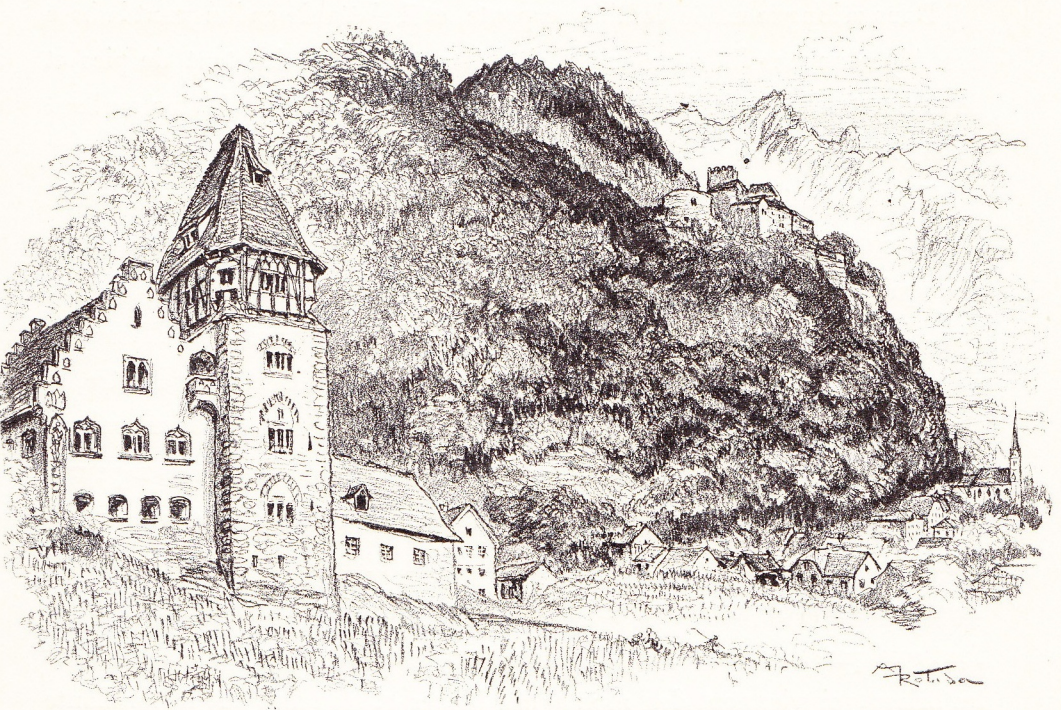
GRANDE RUE DE WERDENBERG

La toute petite ville se découpe d'une façon pittoresque dans un très vaste paysage de montagnes. Un ou deux kilomètres de belles prairies la séparent du Rhin; un petit lac tranquille, un étang plutôt, formé par les torrents, reflète ses maisons encadrées de grands arbres, maisons de bois brunies par les siècles, ou maisons de pierres. — Tout de suite au-dessus d'elles, sur une croupe de colline plantée de vignes, le château dresse, par-dessus des restes de murailles habillées de verdure, une énorme masse carrée avec un immense toit et une grosse tour crénelée en arrière. Ce burg n'a pas de prétentions architecturales, mais il s'impose par sa masse se détachant en clair sur le fond vert sombre, très rapproché et très mouvementé, des montagnes couvertes de forêts qui forment le revers des Churfirsten.

A l'intérieur, la petite ville est curieuse. Ce n'est qu'une grande rue entre de vieilles maisons dont les étages sont portés par des arcades rustiques de pierre ou de bois. Il existe à l'entrée d'une ruelle grimpant au château un vieux chalet du ^{xvi}^e siècle fort intéressant, avec sa porte cintrée et ses fenestragés à vitraux, encadrés de peintures.

Un pont à passer à Buchs sous Werdenberg, et l'on se trouve devant la belle et robuste église de Schaan, à l'entrée de la principauté de Liechtenstein, qui compte dix mille habitants environ, répartis sur un large pan de montagnes, dans un certain nombre de villages et de chalets disséminés jusqu'au sommet des Drei-Schwestern, à deux mille mètres.

Le Liechtenstein est un État souverain, indépendant, battant monnaie, et qui ne se refuse même pas le luxe d'une Chambre, avec une dizaine de députés. La capitale, c'est le village de Vaduz, éparpillé dans les prairies plus ou moins en pente ; on y voit, à côté de paisibles Gasthaus de campagne, où les heureux habitants de cet idyllique pays jouent aux boules



sous de beaux ombrages, de hauts bâtiments administratifs, dressés en pleine campagne et dominés par les rochers qui portent un antique château.

Liechtenstein faisait naguère partie de la Confédération germanique et possédait une armée de 55 hommes. Cette armée est remplacée maintenant par une douzaine de gendarmes prêtés par l'Autriche, où le prince possède, outre son palais de Vienne et sa superbe Galerie, quatre-vingt-dix-neuf châteaux, en comprenant dans ce chiffre un certain nombre de burgs démantelés.

Deux pas à faire en dehors de la principauté, et l'on est en Autriche, dans le Tyrol, terre magnifique, une seconde Suisse, monarchique, ardemment fidèle à la lignée de ses anciens ducs, les Habsbourg. De ce côté, la porte de cette admirable province alpestre c'est Feldkirch, une pittoresque petite ville, sur les bords de l'Ill, où commence la grande route de l'Arberg, chemin de l'Orient doré, route de Constantinople, conduisant d'abord à Innsbruck à travers une succession de splendides vallées, de cols sous les pics neigeux et les glaciers étincelants, et — pour le chemin de fer plus pressé — de hardis viaducs et de longs tunnels.

Dans sa longue vallée, le Rhin serpente, et il s'attarde en longeant la base des Alpes appenzelloises comme si, laissant derrière lui tant de pics et de sommets, il répugnait à se risquer dans les plaines qu'il devine au bout de la grande trouée.

Une nappe étincelante apparaît, large et vaste comme une mer : c'est le Bodensee, le lac de Constance qu'on appelle aussi la mer des Souabes, une mer qui est la fille du Rhin, longue de 64 kilomètres et large de 12. Combien de torrents le Rhin, si jeune, a-t-il déjà bus au passage ? L'une des rives de cette petite mer est presque entièrement helvétique. Sur l'autre, le Bodensee baigne des morceaux d'Autriche, de Bavière, de Wurtemberg et de Bade. Cinq marines font flotter leurs pavillons sur de grands vapeurs, des barques de pêcheurs sillonnent les eaux vertes, sortant de tous les petits ports échelonnés sur ses rivages, surtout du côté de l'Allemagne. C'est bien une mer, et pour achever d'en donner l'illusion, la houle et la vague font quelquefois danser barques et vapeurs poursuivis par les mouettes, et les brises qui viennent des montagnes bleues et blanches ont la tonifiante fraîcheur des vraies brises marines.

Dans une anse, en face de Bregenz l'autrichienne, Lindau, — l'île des tilleuls, petite ville bavaroise bâtie sur un îlot, possède une entrée de port digne d'une Méditerranée. Deux jetées en fer à cheval enferment le havre où des bateaux à vapeur voisinent avec de grandes barques de pêche. L'une de ces jetées se termine par un phare, tandis qu'à l'extrémité de l'autre, sur un terre-plein circulaire, un lion gigantesque — le lion de l'écusson bavarois — regarde au loin vers la rive suisse où d'autres vapeurs, déroulant des panaches de fumée, se dirigent vers Rorschach, Romanshorn ou Constance.

Ville d'importance ancienne, ville impériale même, Lindau rappelle ce qu'elle fut par quelques tours et tourelles, comme par son hôtel de ville de la Renaissance, au large pignon à redans et volutes, aux fenêtres encadrées de fresques. Au-dessous d'une longue frise moderne représentant des scènes de la vie bourgeoise à sa grande époque, un escalier extérieur coupe la façade et monte à une grande loggia vitrée.

Lindau est tout à fait une charmante ville, et le lac de Constance en a comme cela quelques-unes : Friedrichshafen, port wurtembergeois, Meersburg, pittoresque petite ville badoise, aux vieilles maisons dominées par un vieux château, sur un abrupt escarpement juste au-dessus du port, Ueberlingen, non moins ancienne cité, etc.

Sur la rive suisse ce sont Rorschach, Arbon, Romanshorn, des anses ombragées au pied des coteaux et les derniers contreforts des Alpes, des Alpes adoucies, gentilles, des paysages apaisés.

Et dans le fond du lac, il y a Constance, la vieille cité historique, où le Rhin, apaisé lui aussi par cette longue station au débouché des Alpes natales, reposé de ses courses folles, sort de l'immense bassin à l'état de rivière sérieuse.

Plus de formidables montagnes à bousculer, le Rhin ne jouera plus aux boules avec des blocs de rochers titaniques comme dans sa fougueuse enfance ; il ne pourra plus rêver au murmure de la brise soufflant dans les sapins des hautes solitudes, sous les glaciers élincelants, aux sons lointains du cor des Alpes, descendant de quelque pâturage des hauteurs ; c'est fini. En passant devant Constance, il pénètre dans la grande Histoire et va se trouver précipité dans les clameurs et les tourbillons de la politique, les querelles des

princes, les luttes fratricides des peuples ; il va — et combien de fois, et en combien d'endroits ! — rouler du sang parmi ses ondes descendues des neiges immaculées.

Constance ! Parmi les lignes de peupliers, les bouquets d'arbres penchés sur le lac, le Rhin arrive à la première grande cathédrale gothique de ses rives. Ce n'est pas la plus belle, et l'on voit bien que les constructeurs des flèches de Strasbourg et de Fribourg étaient morts depuis longtemps quand la tour reçut la flèche actuelle ; mais la silhouette de l'église s'enlève, robuste et fière et sans grands détails, par-dessus des toits d'une belle carure, où pointent çà et là d'autres silhouettes noblement dessinées.

En avant, sur la rive même, cet immense toit posé sur des hourds de bois en encorbellement, avec bretèches aux angles, en tout semblables aux hourds qui garnissaient les crénelages des forteresses, recouvre l'ancien Kaufhaus, construction de 1388, où se tint, dans la grande salle, le Conclave pendant le Concile réuni à Constance de 1414 à 1418, en vue de mettre fin au grand schisme d'Occident et de régler les affaires de l'Église en décidant entre les deux papes qui se disputaient le trône de saint Pierre.

Quel spectacle extraordinaire pour Constance ! Le pape Jean XXIII, l'empereur Sigismond, cinq cents cardinaux, archevêques ou évêques, des milliers de prélats, des envoyés de tous les rois et princes de l'Europe, des universités, des abbayes et des couvents, cent mille étrangers enfin, s'installant ou plutôt campant dans la ville et les environs, la population obligée de quitter la place...

Ayant déposé deux papes et porté un troisième, Martin X, au trône pontifical, le Concile pensait avoir mis fin aux divisions. Il crut en finir avec les troubles religieux de Bohême en envoyant au bûcher Jean Huss et Jérôme de Prague, brûlés dans ces jolies prairies en arrière de la ville. Mais la fumée des bûchers se prolonge par celle de la guerre des Hussites, et c'est un autre schisme qui se prépare pour le siècle suivant, et Luther qui va venir et la Réforme qui partagera la chrétienté en deux tronçons.

Autres silhouettes gothiques : la *Schnetz-thor*, la porte de ville allemande classique, c'est-à-dire une haute tour coiffée d'un clocheton et précédée d'une avancée crénelée ; la *porte du Rhin*, la vieille tour qui défendit pen-

dant des siècles le pont de bois célèbre par le furieux combat qui s'y livra en 1548, à l'attaque de la ville par les Espagnols, vieux pont malheureusement incendié en 1858; — puis tout près, sur la rive aussi, dans les peupliers, une autre vieille tour des anciens remparts.

Pour comprendre l'importance de Constance au temps jadis, il suffit de voir ces énormes pignons qui se rencontrent çà et là par les rues, ces maisons de nobles ou de bourgeois, de gens de négoce, et ces *erkers*, pour employer le mot allemand, à défaut de terme exact, c'est-à-dire tourelle, loggia ou bretèche, au milieu ou sur les angles des façades, les belles fenêtres à croisillons de pierre, les vieux écussons qui rappellent les grands jours, et surtout, enfin, le bâtiment du Concile, Douane ou plutôt Kaufhaus, entrepôt de marchandises, comme il s'en trouvait tout le long du Rhin, comme il y en avait dans toutes les grandes villes de la Hanse, ou affiliées à la Hanse, au nord comme au sud, à Venise, à Londres, à Bruges. Suivant les habitudes du commerce d'alors, les marchandises débarquées aux escales du fleuve, apportées par convois sur les routes de terre, étaient emmagasinées dans les entrepôts, exposées et vérifiées par les autorités pour les garanties d'usage, et les négociants ou commissionnaires faisaient prévenir les marchands des villes pour les inviter à faire leurs achats.

L'île verdoyante, devant le port de Constance, abrite dans ses ramures un ancien couvent de Dominicains, désaffecté au XVIII^e siècle, ayant été depuis une imprimerie, puis une teinturerie, et maintenant devenu hôtellerie, hébergeant les voyageurs d'aujourd'hui sous les arceaux d'un cloître gothique tout enveloppé de verdure.



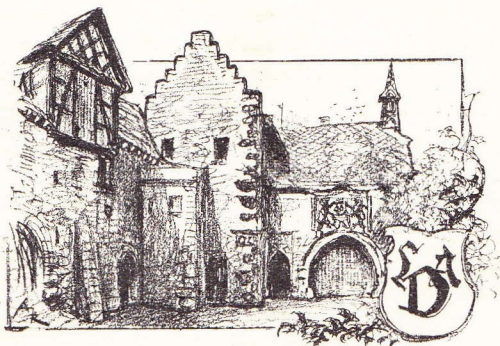
LA COIFFURE D'APPENZEL

A. ROBIDA

LES

VIEILLES VILLES
DU RHIN

A TRAVERS LA SUISSE, L'ALSACE, L'ALLEMAGNE
ET LA HOLLANDE



LIBRAIRIE DORBON AINÉ

53 *ter.*, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS

PARIS